

Parcours : Récit & Connaissance de soi

Œuvre intégrale : Sarraute, Enfance, 1983

L.L n°2 Sarraute, **Correction finale**

INTRO

Lorsque paraît Enfance en 1983, Nathalie Sarraute (1900-1999) est depuis longtemps une auteure reconnue et l'une des figures majeures du **Nouveau Roman*** qu'elle a théorisé dans l'Ere du soupçon (1956).

Dès sa première œuvre Tropismes, publiée en 1939, Sarraute s'intéresse à ces « *mouvements indéfinissables* » qui sont enracinés dans l'expérience de chacun de nous.

Mais c'est avec Enfance que l'auteure cherche à remonter vers les moments d'intensité, les impressions confuses, infimes, fugitives qui viennent de l'enfance.

Si certains y voient un renoncement ou un retour vers un genre bien plus traditionnel, il s'agit pourtant bien d'une autobiographie d'un genre nouveau dans laquelle l'auteure parvient par l'écriture à **faire d'une expérience personnelle intime, une expérience universelle**. Le livre est composé de **70 brefs chapitres** sans titre ni numéro dont chacun **correspond à un moment de la mémoire. Comme un album photo** ; Il n'y a en apparence pas de lien logique entre les différents « flashes » même y a **pas de désordre chronologique**. Mais **l'impression est celle du surgissement du souvenir, de la mémoire involontaire à l'œuvre. L'écriture s'efforce de reproduire le fonctionnement de la mémoire involontaire**.

Dans le passage que nous allons analyser, Natacha s'est installée en février, chez son père à Paris. Vera sa belle-mère accouche de Lili début août. C'est une période difficile pour la narratrice. A la naissance de Lili, Natacha doit donner sa chambre. Si cet événement ne donne lieu à aucune réaction manifeste, elle est pourtant vécue comme une « préférence injuste » par la petite fille. Et c'est la remarque de la bonne qui sert de détonateur.

Le fil directeur de notre analyse linéaire sera précisément de **montrer la puissance des mots d'autrui sur l'enfant**

Composition :

Le texte laisse apparaître 3 grands mouvements :

1^{er} mouvement : cherche à identifier, à définir le malheur ; doute par rapport à sincérité de la mère

2^{eme} mouvement : recherche de preuves, tiraillé entre l'évidence de l'amour maternel et l'évidence du non amour et du malheur

3^{eme} mouvement : accablement puis révolte

Lecture linéaire

« Quel malheur **quand même** (insistance/ alourdissement) de **ne pas** (négation) avoir de mère. »

« Quel malheur ! » ... La reprise, en début de paragraphe, du mot de la bonne « malheur » par l'enfant en montre l'importance. C'est le propos de la bonne qui déclenche le questionnement.

Le mot frappe, c'est bien le cas de le dire, de plein fouet : le mot « malheur » déclenche une image (métaphore filée) celle d'un fouet = violente sensation physique + allitération en « f » et « p » qui renforce encore cette impression.

Des lanières qui s'enroulent autour de moi, m'enserrent le mot vient l'enserrer, l'étouffer ...impression d'étranglement, d'oppression : « s'enroulent/ m'enserrent »)

Alors c'est ça : surgissement, révélation de ce que serait le malheur/ « ça » indéterminé, innomable. ; expérience intime et brutale/ Mise en relation du mot et de la chose

-**cette chose** (indéfinissable... toujours innomable) **terrible, la plus terrible** qui soit, répétition, gradation vers le superlatif « la plus terrible » qui **se révélait au-dehors** (c'est du dehors qu'est venu le mot et qu'en vient l'image)

par des visages bouffis de larmes, des voiles noirs, des gémissements (metonymies = désigner le tout par la partie) images fortes mais stéréotypées de ce qu'est le malheur de désespoir images concrètes, apprises comme appartenant inséparablement à ce mot, mais qui n'ont absolument rien à voir avec son expérience ni avec son état momentané

le « malheur » qui ne m'avait **jamais** approchée, **jamais** effleurée, (répétition de l'adv. Jamais : insistance sur qqchse de nouveau, venu de l'extérieur mais qui envahit l'intérieur de la petite fille s'est abattu sur moi (rappelle le « m'enserrent » de la ligne X, tel un oiseau de proie).

Cette femme **le voit**. Je suis dedans. Dans le malheur.. (opposition intériorité/ extériorité / Le mot de la bonne par ce qu'il renvoie à l'enfant, envahit son intériorité. Il y a un rapport de cause/conséquence (donc) mais qui grammaticalement n'apparaît pas.) (3 phrases courtes : insistance, mise en relief / Rythme, phrases de 4 syllabes).

Comme tous ceux qui **n'ont pas de mère**. (raisonnement par analogie « comme ») Je **n'en ai donc pas**. **C'est évident**, je n'ai **pas de mère**. (3 négations pour la même idée : l'absence de mère : insistance, auto persuasion et raisonnement par déduction : l'enfant passe ainsi de l'idée de malheur à celle de ne pas avoir de mère.

(suite de six propositions brèves -4 syllabes et même rythme pour les 3 premières : rythme haché, tombe comme une sentence, dur.)

Conclusion intermédiaire : ce premier mouvement montre donc comment les mots de la bonne impactent l'expérience intérieure de l'enfant et font entrer dans son univers ce qui n'y était pas : « le malheur » puis le malheur de « ne pas avoir de mère »

Mais comment est-ce possible ? Comment **ça** (toujours l'idée d'innommable) a-t-il pu m'arriver, **à moi** ? (insistance sur l'expérience intime) (adversatif + 2 interrogatives : doute / remise en question)

Ce qui avait fait couler mes larmes que **maman** (« maman » : plus doux, plus rassurant que « mère ») effaçait d'un **geste calme**, en disant : « Il ne faut pas... » aurait-elle pu le dire si ç'avait été le « malheur » ? le doute, marqué par les interrogatives. Question qui fait basculer le point de vue ; l'attitude de la mère efface l'idée de malheur et permet de passer à la recherche de preuves de l'amour maternel

Je sors d'une cassette en bois peint les lettres que maman m'envoie, elles sont parsemées de mots **tendres**, elle y évoque « **notre amour** », « **notre séparation** », (« notre amour », « notre séparation » entre guillemets = voc de la tendresse, de l'attachement)

permet à l'enfant de faire parler ses parents, de leur donner une présence, une consistance dans l'absence; »,

il est **évident** (que j'ai une mère, à opposer au « c'est évident » plus haut qui disait l'inverse) que nous ne sommes **pas** séparées **pour de bon**, **pas pour toujours**... (l'existence des lettres conservées comme un trésor sont une façon de se rassurer : « évident » + négation)

Et c'est ça, un malheur ? question rhétorique / elle connaît la réponse, ou du moins la réponse qu'elle veut et qui est la négation de ce malheur

Mes parents, **qui savent mieux**, (mise en apposition : effet de mise en valeur du savoir des parents) seraient (conditionnel) **stupéfaits** s'ils entendaient ce mot hypothèse de la réaction des parents absents...ce qui les rend présents ! papa **serait agacé, fâché**... il déteste ces grands mots. Et maman **dirait** : Oui, un malheur quand on s'aime comme nous nous aimons... ... (le verbe aimer au présent de durée, c'est l'amour la cause du malheur) mais **pas un vrai** malheur... notre « **triste séparation** », répétition du mot « séparation » précédé de l'adjectif triste comme elle l'appelle, ne durera pas... ..(pas un vrai malheur car ponctuel).

Ainsi, les propos imaginés des parents permettent à l'enfant de repousser, de mettre à distance les propos de la bonne, de nier l'abandon, de dissiper le doute qu'elle avait fait naître chez l'enfant.

Un malheur, tout ça ? Non, c'est **impossible**. (mot qui marque le refus, le déni)

Conclusion intermédiaire : Cette révélation d'un malheur qui serait le sien pousse donc l'enfant à rechercher des preuves. On voit à quel point les mots de la bonne provoque en elle une tension entre l'évidence de l'amour maternel et en même temps l'évidence du non amour et du malheur

Mais pourtant (malgré les tentatives de l'enfant pour dénier, l'adversatif marque ici un tournant et laisse place à nouveau aux propos de la bonne...cette femme **si** ferme, **si** solide,

(.répétition des « si *», qui insiste sur les qualités de la bonne/ la présence du doute. elle apparaît fiable, pleine de bon sens, crédible) le voit. Elle voit le (répétition du verbe voir au présent qui marque la certitude de reconnaître le malheur) malheur sur moi, comme elle voit « mes deux yeux sur ma figure ». (lutte interne entre ce qu'elle voudrait et ce que les mots de la bonne ont insufflé en elle)

Personne d'autre ici ne le sait, ils ont tous autre chose à faire. Mais elle qui m'observe, (la bonne est la seule à s'intéresser vraiment à l'enfant. La seule à ne pas être indifférente elle l' (le malheur) a reconnu, c'est bien lui : (présent de certitude + présentatif « c'est ») donc »l'évident« de l'amour des parents de la ligne X, s'est retourné en une autre évidence : celui de l'abandon.

le malheur qui s'abat sur les enfants dans les livres dans Sans Famille, dans David Copperfield. (s'associe aux grandes figures littéraires de l'enfance malheureuse)

Ce même malheur a fondu sur moi, il m'enserme, il me tient. (on retrouve l'idée déjà énoncée précédemment (ligne X) : Rythme ternaire, le malheur est assimilé à un monstre. C'est donc bien le mot entendu qui vient envahir l'intime

Je reste quelque temps sans bouger, recroquevillée au bord de mon lit... (verbe d'état, pas d'action, prostration : l'enfant, désormais consciente de son malheur se replie en position fœtale « sans bouger, recroquevillée », recherche de protection. C'est un sentiment d'accablement (tropisme)

Et puis (marque une rupture dans l'attitude) tout en moi (qqchse qui vient de l'intérieur) se réveille, se redresse, de toutes mes forces je repousse ça, je le déchire, j'arrache ce carcan, cette carapace. (énumération de verbes d'action au présent qui montre la réaction de déni de rejet. Il faut se libérer : Tropisme de révolte : Succession rapide des verbes d'action et de la violence qu'ils manifestent. C'est une lutte pour se libérer de l'enserrement, ligne XX « il m'enserme », « il me tient »).

Je ne resterai pas (futur de certitude + négation) dans ça, (le démonstratif neutre représente cette toujours innommable impression d'enserrement avec la métaphore du carcan, instrument de torture, et de la carapace)

où cette femme m'a enfermée...(cette femme, la bonne devient mauvaise à la place des parents, c'est elle qui enferme l'enfant dans « ça », dans la catégorie des abandonnés, dans un mot : « malheur »)

elle ne sait rien, (s'oppose au savoir des parents ligne XX « mes parents qui savent mieux) elle ne peut pas comprendre.

Conclusion intermédiaire : Dans ce 3^o mouvement nous avons vu que les mots de la bonne provoque d'abord l'accablement, puis la révolte. Comment elle oblige l'enfant à trouver une voie pour se libérer de la puissance des mots d'autrui.

Conclusion

Le passage que nous avons analysé montre l'impact **des mots « venus du dehors »** et du même coup, **le fonctionnement du tropisme** (réaction élémentaire à une cause extérieure)

Le mot prononcé par la bonne amène le débat intérieur et contraint la petite Natacha à trouver en elle-même la force de survivre et d' **échapper à l'impact des mots d'autrui**. Au choc que provoque ces mots .

Natacha va donc se révolter contre cette invasion du mot. C'est donc le mécanisme même du langage qui est mis en cause ici et non pas la personne de la femme de ménage. D'ailleurs d'autres situations similaires, d'autres phrases violentes et douloureuses se présenteront : comme par exemple la phrase de Vera : « ce n'est pas ta maison »